Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

57 | 2018

Libido sciendi

Regards littéraires sur le scientifique : du mimétisme au contre-pied

A Literary Outlook on Science : from Mimicry to Feint

*Ein literarischer Ausblick auf die Wissenschaft : Von der Nachahmung zur
Täuschung*

Denis Saint-Amand

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rh19/5971>

DOI : 10.4000/rh19.5971

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 26 décembre 2018

Pagination : 107-120

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Denis Saint-Amand, « Regards littéraires sur le scientifique : du mimétisme au contre-pied », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 57 | 2018, mis en ligne le 26 décembre 2020, consulté le 21 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/5971> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.5971>

Tous droits réservés

DENIS SAINT-AMAND

*Regards littéraires sur le scientifique :
du mimétisme au contre-pied*

Après la Révolution française, les avancées dans le domaine scientifique font l'objet de publications destinées à présenter les découvertes aux pairs, mais le discours d'escorte est également pris en charge sur le mode de la vulgarisation : celle-ci répond à la demande d'un nouveau public de curieux, qu'elle entretient en multipliant les écrits parascientifiques destinés à instruire – et à vendre¹. Après le lancement du *Journal des connaissances utiles* par Girardin en 1831, la première livraison (à deux sous) du *Magasin pittoresque*, datée du 9 février 1833, s'ouvre de cette façon par une déclaration d'universalité tant sur le plan disciplinaire qu'en matière de lectorat : « C'est un vrai Magasin que nous nous sommes proposés d'ouvrir à toutes les curiosités, à toutes les bourses. [...] Nous voulons, en un mot, imiter dans nos gravures, décrire dans nos articles tout ce qui mérite de fixer l'attention et les regards, tout ce qui offre un sujet intéressant de rêverie, de conversation, ou d'étude. » Ledit numéro propose d'emblée une histoire de la Fontaine des Innocents, une notice sur « L'influence de la conversation » nourrie des réflexions de Germaine de Staël, un portrait de Cuvier (« Sa vie. – Ses travaux. – Histoire de l'homme fossile »), une visite de la Galerie d'Orléans au Palais-Royal, une chronique sur l'ours (« Diverses espèces. – Son utilité. – Sa nourriture. – Sa force prodigieuse ») destinée à ouvrir la rubrique « Mœurs des animaux » et, enfin, une rapide présentation de la Mosquée d'Achmet à Constantinople.

Dans ces écrits médiateurs, le savoir est fréquemment associé au plaisir à l'aune du principe de la *curiosité*, comme en témoignent les *Amusements philologiques* de Gabriel Peignot (1808), recensant des figures littéraires allant de l'anagramme aux vers monosyllabiques, une typologie des différentes formes de divination, une nomenclature de chants d'oiseaux et un petit dictionnaire de découvertes anciennes et modernes. Ce dernier est conforme

1. Sur ce point, voir Daniel Raichvarg et Jean Jacques, *Savants et ignorants. Une histoire de la vulgarisation des sciences*, Paris, Le Seuil, 1991 ; Jean-Luc Chappey, « Enjeux sociaux et politiques de la "vulgarisation scientifique" en Révolution (1780-1810) », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 338, octobre-décembre 2004, p. 11-51 ; Jean-Yves Mollier, « Diffuser les connaissances au XIX^e siècle, un exercice délicat », *Romantisme. Revue du XIX^e siècle*, vol 30, n° 108, 2000, p. 91-101.

à l'esprit d'une époque qui voit se développer les dictionnaires consacrés à des domaines jusqu'alors jugés indignes d'intégrer l'espace lexicographique : du *Dictionnaire des jeux de l'enfance et de la jeunesse chez tous les peuples* de Jean Adry (1807) au *Dictionnaire portatif et raisonné d'agriculture* de Charles Yves Cousin (1810), toute activité est alors l'occasion de l'établissement d'un lexique permettant au profane de se familiariser avec le domaine et d'en acquérir la terminologie.

Si les paradigmes de l'invention et de l'expérimentation marquent l'époque, et infléchissent tout au long du siècle la manière d'envisager la pratique littéraire², le processus de vulgarisation des savoirs, par son ampleur et par la désinvolture dont il peut sembler procéder, exaspère certains anciens dépositaires des biens culturels : ce que raille Flaubert à travers les personnages de Homais, Bouvard et Pécuchet³, ce sont les failles d'une « science pour tous » qui, trop diluée, se révèle stérile. Aux côtés de ces manifestations d'irritation, le champ littéraire français est dynamisé par une série de productions qui, à l'égard de la vulgarisation des savoirs, apparaissent comme ambivalentes, oscillant entre fascination, adhésion au principe de démocratisation et raillerie. Pour étudier ces zones grises des rapports entre littérature et *libido sciendi*, trois prises peuvent être saisies : la première se situe au niveau d'une posture énonciative qui, chez Balzac en particulier, rejoue en certains points celle adoptée par les vulgarisateurs scientifiques tout en s'en distinguant dans le même temps ; la seconde s'envisage par le détournement de genres associés au domaine scientifique (le dictionnaire, le manuel, la physiologie) que certains auteurs réinventent pour mieux en déjouer les principes et les effets ; la troisième, enfin, est constituée par la figuration d'un personnel scientifique dans la fiction. Ce sont ces trois directions que les pages qui suivent voudraient explorer, afin de questionner les mécanismes de reprise et de mise à distance de formes et de figures associées au domaine scientifique qui se déploient dans l'univers des lettres et contribuent à nourrir l'imaginaire social de l'époque.

PORTRAIT DE L'AUTEUR EN ENCYCLOPÉDISTE

Le projet balzacien de la *Comédie Humaine* procède partiellement de l'essor de la presse et, articulé à celui-ci, du développement d'une littérature « panoramique⁴ », pour les Parisiens par les Parisiens, mettant en scène les

2. Voir l'ouvrage de Jean-Pierre Bertrand, *Inventer en littérature. Du poème en prose à l'écriture automatique*, Paris, Seuil, 2015. Voir aussi, plus largement, Éveline Pinto (dir), *L'Écrivain, le savant et le philosophe. La littérature entre philosophie et sciences sociales*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2003.

3. Voir à ce sujet les travaux de Stéphanie Dord-Crouslé, en particulier l'ouvrage *Bouvard et Pécuchet. Une « encyclopédie critique en farce »*, Paris, Belin, 2000.

4. Ce sont, pour reprendre les exemples mentionnés par Walter Benjamin, *Le Livre des Cent-et-un*, *Les Français peints par eux-mêmes*, *Le Diable à Paris*, *La Grande Ville*, mais aussi le *Tableau de Paris* esquissé par Louis-Sébastien Mercier ou les *Physiologies* satiriques en vogue sous la Monarchie

grands types sociaux de l'époque. Balzac contribue lui-même à cette production, en donnant au premier tome des *Français peints par eux-mêmes* dirigé par Léon Curmer une nouvelle version de « L'épicier », notice qu'il avait auparavant publiée dans *La Silhouette*, et « La femme comme il faut » ; « Le notaire » au deuxième tome ; « Monographie du rentier » au troisième et « La femme de province » au sixième volume. Balzac hérite dans ses romans d'une poétique inhérente à ces nouveaux espaces littéraires, qui favorisent, d'une part, le déploiement d'un discours para-encyclopédique affichant une posture empirique et une objectivité de façade, et, d'autre part, la mise en fiction de personnages éloignés de la représentation du héros traditionnel (de la bouquetière au raccommodeur de faïence) – principe essentiel dont Jérôme David rend bien compte quand il note que « l'engagement ontologique de *La Comédie humaine* institue un monde où l'expérience des lecteurs se trouve sollicitée d'une manière qui les amène à y reconnaître l'évocation de leurs propres existences⁵ ».

Le projet romanesque balzacien est fréquemment appréhendé à l'aune du rapport entretenu par le romancier avec l'univers des savoirs⁶. Ce rapport est thématiqué par Balzac lui-même dans son « Avant-propos » à *La Comédie humaine*, daté de juillet 1842 et parfois réduit à la formule-clef si souvent glosée : « Cette idée vint d'une comparaison entre l'Humanité et l'Animalité ». La *Comédie* se construit sur une narration chargée en références savantes et dont la linéarité est volontiers rompue par une poétique de la digression favorisant les exposés scientifiques⁷. Les exemples illustrant celle-ci sont nombreux, du portrait en pied d'Ernest de La Brière, nourri de physiognomonie et de détours historiques par Louis XIII, dans *Modeste Mignon*, au célèbre exposé technique sur la confection du papier dans *Illusions perdues*. Digressant, Balzac professe. Ces incursions dans la fiction d'un discours scientifique, perçues comme une confusion des registres, ont pu, de Taine⁸ aux manuels scolaires du siècle suivant⁹, susciter une certaine irritation et infléchissent aujourd'hui encore la représentation que l'on se fait du romancier.

de Juillet ; autant de genres préparant le terrain du roman-feuilleton et qui « se composent de diverses esquisses, dont le revêtement anecdotique correspond aux figures plastiques situées au premier plan des panoramas, et dont le fond informatif correspond à la surface peinte à l'arrière-plan. » (Walter Benjamin, *Paris, capitale du XIX^e siècle*, dans *Œuvres III*, trad. M. de Gandillac, R. Rochlitz et P. Rusch, Gallimard, 2000, p. 50.) Voir aussi l'étude de Valérie Stiénon, *La Littérature des Physiologies*, Paris, Éditions Classiques Garnier, 2012.

5. Jérôme David, *Balzac, une éthique de la description*, Paris, Honoré Champion, 2010, p. 19.

6. Stéphane Vachon note : « Toute l'œuvre d'Honoré de Balzac témoigne de sa fascination pour la science, qu'il envisageait dans ses dimensions anthropologique, psycho-physiologique, socio-politique et esthétique, et qui devait, au sommet des Études analytiques, couronner sa cathédrale de papier. », (« Balzac, la science et Flaubert », in Jacques Neefs (dir), *Savoirs en récits II*, Paris, Presses universitaires de Vincennes, 2010, p. 15).

7. Sur ce point, voir Aude Déruelle, *Balzac et la digression*, Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Pirot, 2004, en particulier le chapitre III, « Un modèle d'insertion du savoir », p. 95-146.

8. « M. de Balzac parle comme un dictionnaire des arts et métiers, comme un manuel de philosophie allemande, et comme une encyclopédie de sciences naturelles. », Hippolyte Taine, « Balzac », *Journal des débats*, 5 février 1858, p. 3.

9. « Les portraits de Balzac sont surchargés de descriptions interminables, de portraits souvent

Encore faut-il essayer de saisir ce travail dans le temps qui l'a vu naître : si son propos n'a pas la visée dénonciatrice de Flaubert, Balzac n'est pour autant pas un dévot voué aveuglément à la cause du discours scientifique et dont l'œuvre serait dédiée à la glorification de ce dernier. Ce n'est pas un hasard si, comme l'a montré Jérôme David¹⁰, les approximations et contradictions sont nombreuses qui émaillent l'« Avant-propos » de *La Comédie humaine*, au sujet duquel Stéphane Vachon note que Balzac associe curieusement « les naturalistes et les mystiques chez lesquels il rencontre la même foi idéologique¹¹ ». Balzac réinvente le roman en tirant parti d'une époque romantique érigeant l'écrivain en « génie » : il adopte un statut en surplomb, quasi-démiurgique, qui lui permet de traiter ses contemporains en se situant au-delà des sciences naturelles, qu'il juge parfois trop mécaniques¹², et de ne pas trop s'embarasser des principes présidant à l'établissement de leurs lois. La position supérieure qu'il s'octroie l'autorise à convoquer et à relayer les discours des différents univers produisant des savoirs, de quelque origine qu'ils soient, pourvu qu'ils puissent servir un projet pensé comme *total* par le romancier. En cela aussi se comprend l'investissement hétérogène de Balzac dans le discours scientifique : en sus des débats de son temps (comme celui entre Cuvier et Geoffroy de Saint-Hilaire, qu'il rouvre dans l'« Avant-propos »), il tire parti, quand il n'en forge pas lui-même¹³, de sciences comme le magnétisme et le somnambulisme, déjà disqualifiées de son vivant et que Flaubert raillera dans le chapitre VIII de *Bouvard et Pécuchet* (« – Moi, j'admets un fluide, reprit Bouvard. / – Nervoso-sidéral, ajouta Pécuchet. »¹⁴). Si Balzac s'y réfère, c'est parce que ces disciplines, même situées au bas de la hiérarchie des discours et des pratiques savantes, peuvent alimenter une somme littéraire visant à embrasser la totalité de ce qui se dit, pense, joue et vit à une époque.

trop minutieux. Les explications préliminaires occupent parfois la moitié du vol. Les lecteurs délicats relèvent, chez le romancier, de la lourdeur dans l'expression et la pensée, des vulgarités déplacées, un goût pédantesque pour les développements didactiques, des généralisations hâtives qui font sourire», André Lagarde et Laurent Michard, *XIX^e siècle*, Paris, Bordas, 1961, p. 307 ; cité par Aude Déruelle, *Balzac et la digression*, op. cit., p. 14.

10. Jérôme David, *Balzac, une éthique de la description*, op.cit., p. 85-133.

11. Stéphane Vachon, « Balzac, la science et Flaubert », art. cit., p. 25.

12. « Quand Buffon peignait le lion, il achevait la lionne en quelques phrases ; tandis que dans la Société la femme ne se trouve pas toujours être la femelle du mâle. Il peut y avoir deux être parfaitement dissemblables dans un ménage. La femme d'un marchand est quelquefois digne d'être celle d'un prince, et souvent celle d'un prince ne vaut pas celle d'un artiste. » (Honoré de Balzac, « Avant-propos » à *La Comédie humaine*, *Œuvres complètes*, t. I, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1951, p. 4.)

13. C'est le cas de la « vestignomonie » qu'il expose dans un article réuni dans le « Traité de la vie élégante » et qui, en tant que science du vêtement, pourrait annoncer autant les réflexions de Barthes sur la mode que celles de Bourdieu sur l'*hexis* : « Pourquoi la toilette serait-elle donc toujours le plus éloquent des styles, si elle n'était pas réellement tout l'homme, l'homme avec ses opinions politiques, l'homme avec le texte de son existence, l'homme hiéroglyphé ? Aujourd'hui même encore, la *vestignomonie* est devenue presque une branche de l'art créé par Gall et Lavater. » (« Traité de la vie élégante », in *La Comédie humaine*, t. XII, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1981, p. 250-251.)

14. Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, *Œuvres complètes*, t. II, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la pléiade », 2005, p. 892.

Les détours encyclopédiques de Balzac sont souvent encadrés par des éléments métadiscursifs signalant leur caractère indispensable (du type : « il est nécessaire de rappeler/préciser/présenter ») et présentant l'énonciateur en expert doublé d'un guide destiné à montrer la voie au lecteur. S'arrêtant sur un extrait des *Paysans* consacré aux hannetons – et prolongé par l'évocation des digues hollandaises et de l'ergot du seigle –, Aude Déruelle relève que le romancier construit un *ethos* scientifique en mettant en évidence les sources de son savoir (multipliant les références techniques et recourant au *name-dropping*), en adoptant un point de vue surplombant sur les différentes disciplines mobilisées, convoque des chiffres pour produire un effet de vérité indiscutable et investit des domaines très précis, dans lesquels les compétences de la majorité des lecteurs sont sans doute faibles¹⁵. Dans le même roman, les nombreuses considérations géographiques et démographiques (sur l'Avonne¹⁶ ou La-Ville-aux-Fayes¹⁷) fonctionnent sur un principe similaire et semblent pratiquement recopiées de manuels ou d'encyclopédies. Le travail de Balzac, pour autant, n'est pas comparable à celui d'Isidore Ducasse, dont le rapport aux sciences est également marqué du sceau de l'ambivalence et qui, quelques années plus tard, entreprendra de saper l'infailibilité de leur discours en en transposant des extraits dans la fresque hallucinée des *Chants de Maldoror*¹⁸. Dans *La Comédie Humaine*, le recyclage encyclopédique n'est pas le fait d'un nihilisme jubilatoire, mais constitue un adjuvant à un projet romanesque ; le discours scientifique y joue un rôle essentiel, tout en étant inféodé à une littérature pensée comme magistrale, englobante et totale, et dont les enjeux dépassent les cadres épistémologiques stricts des disciplines dont elle se nourrit.

15. Aude Déruelle, *Balzac et la digression*, op. cit., p. 110-111.

16. « L'Avonne est la petite rivière qui, grossie au-dessus de Couches par de nombreux ruisseaux, dont quelques-uns sourdent aux Aigues, va se jeter à La-Ville-aux-Fayes dans un des plus considérables affluents de la Seine. La disposition géographique de l'Avonne, flottable pendant environ quatre lieues, avait depuis l'invention de Jean Rouvet, donné toute leur valeur aux forêts des Aigues, de Soulanges et de Rouquerolles situées sur la crête des collines au bas desquelles coule cette charmante rivière. » (Honoré de Balzac, *Les Paysans*, *Œuvres complètes*, t. VIII, Paris, « Bibliothèque de la Pléiade », 1949, p. 30-31.)

17. « La-Ville-aux-Fayes devint l'entrepôt des bois qui, sur une étendue de douze lieues, bordent les rivières. Les travaux que demandent le repêchage, la reconnaissance des bûches perdues, la façon des trains que l'Yonne porte dans la Seine, produisirent un grand concours d'ouvriers. La population excita la consommation et fit naître le commerce. Ainsi, La-Ville-aux-Fayes, qui ne comptait pas six cents habitants à la fin du XIV^e siècle, en comptait deux mille en 1790, et Gaubertin l'avait portée à quatre mille. » (*Ibid.*, p. 269.)

18. Claude Bouché, *Lautréamont. Du lieu commun à la parodie*, Paris, Larousse, 1974, et Michel Pierrens, *Savoirs à l'œuvre. Essais d'épistémocritique*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1990, p. 73-88.

REPRISES GÉNÉRIQUES AU SECOND DEGRÉ

Deuxième temps d'arrêt de ce parcours : la reconfiguration littéraire de genres associés au domaine scientifique. Si Balzac adopte ponctuellement une logique d'énonciation professorale dans ses romans et utilise essais, traités et encyclopédies comme des béquilles susceptibles de supporter son œuvre, certains auteurs vont jusqu'à reprendre la structure et les codes de ces genres pour les reconfigurer, sapant leur effet d'autorité tout en exploitant leurs possibilités formelles. Le dictionnaire, en particulier, se présente comme une médiation vulgarisatrice prêtant le flanc à la parodie : de nombreux auteurs, tout au long du siècle, font vaciller sa valeur d'instrument de référence en tirant profit de ses caractéristiques génériques (à savoir : le désordre procédant du caractère arbitraire de l'ordre alphabétique, l'articulation d'une macrostructure et d'une microstructure, la puissance d'une définition autoritaire) pour en faire un terrain de jeu où l'effet de vérité universelle n'est assumé qu'en trompe-l'œil¹⁹.

Les parodies de dictionnaire fleurissent tout particulièrement dans la petite presse, depuis *Le Tintamarre* de Commerson, publié de 1843 à 1899, jusqu'au *Chat noir*, qui paraîtra de 1882 à 1895²⁰. Le genre, par sa structure et la potentielle brièveté des articles qui le composent, répond idéalement aux contraintes impliquées par la presse. Renversant l'autorité du modèle qu'il détourne et, à travers lui, celle de l'Académie française, le dictionnaire au second degré permet à la fois de distraire en amusant et de combler facilement des vides. En plus de favoriser le développement d'une rubrique qui participe de l'organisation interne du journal, il facilite la fragmentation du texte : les auteurs qui exploitent le genre respectent la plupart du temps l'ordre alphabétique et livrent des séries de définitions réunies par leur appartenance à la même lettre ; il leur arrive toutefois de déjouer cette contrainte, en assumant jusqu'au bout une esthétique du désordre²¹. L'effet comique surgit dans des entrées disparates présentant autant de blagues indépendantes et légères : deux ou trois éclats suffisent à rendre l'ensemble plaisant, et le calembour inoffensif y est privilégié plutôt que la satire acerbe ou la pointe (le *Dictionnaire du Tintamarre* offre de cette façon des exemples comme

19. Denis Saint-Amand, *Le Dictionnaire détourné. Socio-logiques d'un genre au second degré*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2013.

20. Denis Saint-Amand, « Sérialités tintamarresques. Du faux-feuilleton au dictionnaire. », *Belphegor* [En ligne], n° 14, 2016, URL : <http://belphegor.revues.org/773>.

21. C'est le cas d'un « Dictionnaire à l'envers historique, pratique, anecdotique » que l'on trouve dès le n° 35, daté du 30 septembre 1848, de l'hebdomadaire *Journal pour rire* dirigé par Charles Philippon. L'auteur, qui signe ces fragments du pseudonyme d'Asinus, introduit son projet par une « Introduction » visant à justifier, entre autres choix esthétiques et méthodiques, l'ordre dans lequel il inscrit ses articles : « J'ai évité avec intention de classer les mots par ordre alphabétique ; cette vieille méthode a l'inconvénient d'empêcher qu'on lise un dictionnaire d'un bout à l'autre, parce qu'on sait où trouver le mot qu'on cherche, ennui que n'auront pas mes lecteurs, qui seront obligés de tout lire quand ils voudront chercher le mot qu'ils veulent. » (« Dictionnaire à l'envers historique, pratique, anecdotique », *Le Journal pour rire*, 30 septembre 1848.)

« Cafetière – femelle du cafetier », « Gradin – Daim potelé » ou « Borgne – Être simple et crédule qui voit tout d'un bon œil »). Enfin, sans trame et sans linéarité, le genre permet des livraisons aléatoires et ne doit pas s'en tenir à un calendrier préétabli (au contraire du roman-feuilleton, qui tient le lecteur en haleine et doit se plier à une publication planifiée pour ne pas décevoir ce dernier) et sa publication peut s'échelonner sur plusieurs mois²².

Hors des colonnes du journal, les reprises du genre dictionnaire se révèlent également un moyen de fustiger, en sus du modèle académique, la *doxa* bourgeoise. Le plus célèbre élément ressortissant à cette veine est le projet de *Dictionnaire des idées reçues*, mais, à ses côtés, il se trouve d'autres productions satiriques fondées sur la réinscription dans un cadre prescriptif des idées reçues, croyances erronées et autres savoirs boiteux²³. Flaubert lui-même, engagé dans un projet qu'il n'achèvera pas, s'était renseigné sur deux ouvrages dont il craignait qu'ils ne concurrencent son *Dictionnaire* : *Le Parfait Causeur* de Quatrelles (pseudonyme d'Ernest Lépine), publié chez Hetzel en 1879, et *Très peu de ce que l'on entend tous les jours* d'Eugène Vivier, paru chez Motteroz la même année²⁴. Si ces deux volumes sont en réalité bien distincts du projet de Flaubert (faux guide de la conversation pour l'un, simple capteur d'une parole bourgeoise dénué de métadiscours pour l'autre, ils ne déploient pas de véritable dispositif critique), d'autres paralexigraphes détournent l'outil dictionnaire pour traquer les failles de la pensée commune. Parmi ceux-ci, le *Dictionnaire des lieux communs de la conversation* de Lucien Rigaud (Ollendorf, 1881) et le *Sottisier* d'Arène Arüss (Brunhoff, 1886). Le premier se focalise sur des expressions dont l'auteur souligne la vacuité (par exemple : « Anonyme. Soulever le voile de l'anonyme – Un voile qui doit être joliment usé depuis le temps qu'on le soulève ») et qu'il recense, comme il l'explique dans la préface, dans le but de les offrir au « journaliste novice », à l'« apprenti politique » ou au « jeune avocat » – c'est-à-dire, comme chez Flaubert, dans le but d'établir par l'absurde un répertoire de tout ce qu'il ne faut pas dire si l'on veut éviter de rejoindre les rangs des bourgeois incapables de penser. Le second rejoint en certains points le *Dictionnaire des idées reçues* lorsqu'il condamne en particulier cer-

22. Le « Dictionnaire à l'envers » publié dans *Le Journal pour rire* s'étale du 30 septembre 1848 jusqu'au 26 janvier 1850. L'« Encyclopédie de la boustifaille » du *Tintamarre* s'étend de façon irrégulière du 2 décembre 1855 au 26 octobre 1856, date à laquelle elle se conclut, en un cliché typique de l'autodénigrement de la petite presse de l'époque, par l'entrée « Zéro – Valeur de cette encyclopédie ».

23. Voir en particulier Anne Herschberg Pierrot, *Le Dictionnaire des idées reçues de Flaubert*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1988.

24. Dans une lettre à Edmond Laporte, datée du 30 mars 1879, Flaubert écrit : « J'ai lu l'ouvrage de Quatrelles, *Le Causeur parisien*. Rien à craindre c'est idiot. Ah non ! Le *Dictionnaire* est plus fort que ça. » (La confusion du romancier est liée au fait que la page de faux-titre du livre indique *Le Parfait causeur parisien*). Au même correspondant, le 8 juillet de la même année, il indique : « Quant au livre de Vivier, en repassant par Paris, voyez cela – et achetez-le pour moi. – Au fond, ça m'inquiète peu. Il en sera comme pour celui de Quatrelles, sans doute ! »

taines professions²⁵, et livre des articles fondés sur un prêt-à-parler bourgeois auquel il feint d'adhérer pour mieux le dénoncer.

Certains dictionnaires qui émaillent le XIX^e siècle, enfin, peuvent éveiller un soupçon en ce qui concerne leur appartenance au domaine parodique : il en va quelquefois ainsi des dictionnaires d'argot, dont le ton empathique à l'égard de leur objet les conduit volontiers à relativiser la rigueur lexicographique²⁶, mais aussi, parmi d'autres, du *Dictionnaire raisonné des onomatopées françaises* mis en œuvre par Charles Nodier²⁷. Ce projet se fonde sur l'idée, héritée de Cratyle, que le langage est motivé par une volonté d'adéquation avec le monde qu'il décrit et que l'origine de certains termes est directement onomatopéique. Publié chez Demonville en 1808, il oscille de cette façon entre des notices que l'on peut s'accorder à tenir pour loufoques (« Asthme : *L'asthme* est une infirmité qui consiste dans une grande difficulté de respirer dans de certains temps. Cette onomatopée imite le bruit de la respiration brusquement interrompue. Elle nous vient immédiatement, et sans changement, d'une onomatopée grecque qui représente la même chose ») et d'autres qui ne manquent pas d'une certaine élégance poétique (« Bise : Vent sec et froid du nord-est, qui fait entendre le bruit dont ce mot est formé, en frémissant dans les plantes sèches, en effleurant les vitraux, ou en glissant à travers les fissures des cloisons »). L'ensemble est escorté par une longue préface (42 pages) dans laquelle l'auteur prend le temps d'avancer les origines onomatopéiques de certains mots latins (de façon parfois hasardeuse : « *Cachinnus*, c'est un rire immodéré. *Cachinno*, *onis*, se dit d'un homme qui rit sans retenue. Ces deux mots sont formés du son ou du bruit que l'on entend quand quelqu'un rit avec éclat. »), évoque les travaux de linguistes qui l'ont précédé et affirme l'universalité d'une langue puérile imitative en proposant une analyse comparatiste de la formation des mots enfantins désignant le père et la mère en mettant en lumière l'articulation systématique de consonnes dentales ou labiales avec des voyelles. Le projet est trop informé pour se lire comme une parodie potache et correspond plus volontiers à une entreprise plaisante et audacieuse conforme à l'esprit fantaisiste d'un « dériseur sensé²⁸ ». En cela peut également se lire l'ambivalence du réinvestissement de genres censément savants : s'ils sont envahis par des écrivains peu disposés à respec-

25. Citons : « Avocat – Occupé à faire mentir le proverbe : chien qui aboie ne mord point. » ; « Critique – Corrige sans cesse des épreuves sans jamais publier de livre. » ; « Diplôme de médecin – Permis de chasse. »

26. Que l'on pense, en particulier, au *Dictionnaire de la langue verte* d'Alfred Delvau (1866), mais aussi des *Excentricités de la langue française* de Lorédan Larchey (dès 1858) ou des réalisations de Lucien Rigaud (*Dictionnaire du jargon parisien* en 1878, puis *Dictionnaire d'argot* en 1881), Charles Virmaître (*Dictionnaire d'argot fin-de-siècle*, en 1894) et autres Georges Delesalle (*Dictionnaire argot-français et français-argot*, en 1898). Ces ouvrages originaux respectent pourtant la finalité pratique de la discipline et poursuivent une visée pédagogique.

27. Voir Charles Nodier, *Dictionnaire raisonné des onomatopées françaises* [1808], édition de Jean-François Jeandillou, Genève-Paris, Droz, 2008.

28. Charles Nodier, *Nouvelles suivies des Fantaisies du dériseur sensé*, Paris, Charpentier, 1860.

ter leurs cahiers des charges traditionnels, ils ne sont pas pour autant raillés par ceux-là, qui peuvent y trouver de nouveaux possibles poétiques.

LE SAVANT, UNE FIGURE ROMANESQUE AMBIVALENTE

Troisième et dernier point d'arrêt enfin : la figuration du personnel scientifique au sein de la fiction littéraire. Du docteur Benassis de Balzac au docteur Pascal de Zola en passant par les multiples déclinaisons du savant qui émaillent les pages de Jules Verne (songeons à Jacques Paganel, au Docteur Clawbonny ou au Capitaine Nemo – la galerie qui s'y déploie déjoue par avance une compréhension trop étroite d'un personnage qui dépasse volontiers le statut de « type »), la *libido sciendi* investit volontiers la scène romanesque, où elle se donne souvent à lire comme l'un des piliers thématiques de l'élaboration du héros²⁹. Mais si le scientifique peut s'envisager comme un être avisé, sage, organisé et rigoureux, il s'expose également à des mises en scène moins favorables. Nombreux sont, de la petite presse au livre, les fictions dans lesquelles le savant, par le biais de la caricature, est *figuré* en distrait inoffensif ou en fou dangereux³⁰. Cette notion de *figuration*, telle que définie par le Groupe de recherche sur les médiations littéraires et les institutions (GREMLIN), consiste en la « représentation caractérisée par la construction sémiotique d'un sujet individualisé » et « opère un travail de "présentification" qui donne à voir un acteur dans un contexte, un "monde" spécifique (bien que diversement détaillé selon les cas), lui attribue actions, "qualités" et individualité³¹ ». Inscrite dans une perspective sociocritique, cette démarche permet notamment d'interroger la façon dont ces figurations sont élaborées et, celle dont, par leur circulation, elles nourrissent l'« imaginaire social » d'une époque, qui, selon Pierre Popovic, se compose « d'ensembles interactifs de représentations corrélées, organisées en fictions latentes, sans cesse recomposées par des propos, des textes, des *chromos* et des images, des discours ou des œuvres d'art³² ».

Sous la monarchie de Juillet, les figurations de l'homme de sciences se déploient volontiers dans les imprimés panoramiques. Louis Huart livre de cette façon une *Physiologie du médecin* vendue isolément à 20 centimes et reprise dans le corpus des *Physiologies parisiennes illustrées* rassemblé par le

29. Voir l'anthologie dirigée par Bertrand Marquer, *Savants et écrivains : portraits croisés dans la France du XIX^e siècle*, Arras, Artois Presses Université, 2015.

30. Voir l'essai d'Elaine Després, *Pourquoi les savants fous veulent-ils détruire le monde? Évolution d'une figure littéraire*, Montréal, Le Quartanier, 2016.

31. « Fictions, figurations, configurations : introduction à un projet », in Le Gremlin (dir), « Fictions du champ littéraire », *Discours social*, vol. xxxiv, 2010, p. 8. Voir aussi le site du groupe sur lequel sont disponibles de nombreux éléments bibliographiques : <http://legremlin.org/> et la base de données du projet « Figurations », dédié aux romans de la vie littéraire : <http://figurations.legremlin.org/index.php>.

32. Pierre Popovic, *Imaginaire social et folie littéraire. Le Second Empire de Paulin Gagne*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, « Socius », 2008.

libraire Aubert (1850) ; le propos est satirique, qui raille d'emblée une figure au détour d'une sagesse populaire à valeur de définition dictionnaire : « Il y a longtemps qu'on a défini le médecin en ces termes : « Un homme vêtu de noir, mettant des drogues qu'il ne connaît guère dans un corps qu'il ne connaît pas. » Cette maxime, pour être vieille, n'en est pas moins désolante, – et surtout n'en est pas moins juste. » Passant en revue les tics (langagiers, posturaux, vestimentaires) des médecins, l'auteur affirme qu'« il faut reconnaître qu'ils rendent de véritables services à l'humanité souffrante, non pas précisément par le résultat de leur science, mais par l'aplomb avec lequel ils se ventent de posséder cette science³³ ». La suffisance du corps médical possède ici une vertu parégorique en ce qu'elle permet de convaincre le patient qu'il est entre de bonnes mains. Le même défaut est épinglé dans la chronique du « Phrénologiste » que donne Eugène Baresté au troisième volume des *Français peints par eux-mêmes*, mais il n'est pas tant associé au médecin qu'à celui qui prétend l'être : distinguant deux types, « le phrénologiste savant et celui qui ne l'est pas », l'auteur note que le premier, « toujours docteur », est doté d'un sens de l'observation, connaît ses références (les travaux de Gall et Spurzheim) et court moins les dîners mondains que son terrain d'expérimentation ; le second, en revanche, « est tout ce qu'on veut : médecin, pharmacien, négociant en vins ou en sucre, homme de lettres, instituteur de campagne, marchand de bougies, avocat ou artiste. Il est de plus électeur et juré, quelquefois éligible et député, rapporteur du conseil de discipline de la garde nationale, membre de la Société phrénologique et presque toujours actionnaire du nouveau journal *La Phrénologie*, lequel ne paraît jamais. » En d'autres termes, il s'agit d'un cuistre dans le genre de ceux que décrira Flaubert, qui se prétendent experts en n'y connaissant rien : « Si par une louable curiosité vous lui demandez quelques renseignements sur votre organisation cérébrale, il vous en donnera mille qui seront tous faux et à côté de la question.³⁴ » La chronique est ici révélatrice sur le plan axiologique : là où la physiologie d'Huart égratigne l'ensemble du corps médical au détour d'une caricature, la notice des *Français peints par eux-mêmes* distingue le vrai savant de l'imposteur en témoignant une déférence certaine à l'égard du premier.

Autre exemple de la figuration ambivalente de l'homme de sciences avec *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale* (1846), roman d'apprentissage satirique de Louis Reybaud relatant la trajectoire sinueuse d'un demi-Candide opportuniste et maladroit cherchant à faire fortune. Au cours de ses pérégrinations, le jeune homme fréquente des « sociétés philanthropiques et savantes » qui excitent vaguement sa soif de connaissances et lui permettent surtout de se faire valoir aux seuls frais des cotisations (qui représentent

33. Louis Huart, « Physiologie du médecin », in *Les Physiologies parisiennes illustrées*, Paris, Aubert et Cie éditeurs, « Bibliothèque pour rire », 1850.

34. Eugène Baresté, « Le phrénologiste », in *Les Français peints par eux-mêmes*, t. II, éd. Pierre Bouttier, Paris, Omnibus, 2004, p. 181-191.

l'unique droit d'entrée de ces cénacles)³⁵, avant de « fréquenter les foyers du haut enseignement et des lumières supérieures, le Collège de France, la Sorbonne, l'Institut³⁶ ». Quand il demande à l'un de ses amis de l'initier aux arcanes de l'Académie des Sciences, Jérôme Paturot se voit présenter une série de savants décrits comme autant d'imposteurs médiocres spécialistes de micro-domaines insignifiants : l'un des membres de l'Institut, de cette façon, « a eu la chance de découvrir une quinzième articulation dans un insecte, et des antennes que personne n'avait soupçonnées avant lui », un autre « a découvert un deuto-trito-pto-sesquibasique sous-carbonate d'iodure électro-négatif », un troisième « a mesuré en mer la hauteur des lames, et envoyé un thermométotraphe à quatre mille pieds au-dessous du niveau de la mer ». Désabusé, l'interlocuteur du héros ne cherche pas à s'extraire du tableau, lui qui est réputé pour avoir « amélioré le mollusque et complété la monographie du zoophyte », tandis que l'un de ses confrères « a fait faire des progrès à la coprologie, c'est-à-dire à la fabrication des engrais » – pique qui dit bien la valeur de cette parodie. Cette galerie de portraits pourrait suffire à assurer la satire d'une science présentée comme aussi inutile que satisfaite d'elle-même (guide lucide mis à part) ; le héros et son ami poursuivent en pénétrant une salle dans laquelle se trouve en séance la « section des inscriptions et belles-lettres », dont les réunions sont privées et qui est occupée à débattre de la pierre de Rosette, « inépuisable sujet de controverse depuis quarante-cinq ans³⁷ ». L'ami de Paturot se fend alors d'une diatribe contre l'institution :

– Ceux-ci, me dit mon compagnon, jouent à l'Institut le rôle que le dicton populaire attribue à la cinquième roue d'un carrosse. Ils forment une Académie ; ils devraient être à peine une section d'Académie : ils sont quarante, dix suffiraient. À proprement parler, cette Académie n'a pas de physionomie propre. Littéraire, elle se confond avec l'Académie française ; archéologique, elle confine à l'Académie des beaux-arts ; scientifique, elle touche par quelques points, tels que la géographie et l'histoire, à l'Académie des sciences et à celle des sciences morales et politiques ; c'est presque une superfétation. Quand Bonaparte la créa, il était sous le coup des impressions qu'avait fait naître en lui sa campagne d'Égypte. Delà cette importance excessive donnée à l'archéologie et aux travaux de linguistique. Qu'en est-il résulté ? que cette Académie ne sait où se recruter ; qu'elle est obligée d'ouvrir ses portes, tantôt à des hommes notoirement médiocres, tantôt

35. « Ainsi je devins membre des sociétés philotechnique, entomologique, asiatique, phrénologique, philomatique, numismatique, panécastique, géologique, philanthropique, de linguistique et de géographie ; des sociétés des antiquaires, de tous les encouragements, de toutes les émulations, propagations et perfectionnements possibles, des beaux-arts, des naufrages ; d'horticulture, de l'histoire de France, de l'éducation progressive, des progrès agricoles, de la morale chrétienne ; je devins membre de toutes les académies, de tous les athénées, de tous les instituts, si l'on excepte celui de France. Mes moyens me le permettaient », Louis Reybaud, *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale* [1846], éd. Sophie-Anne Leterrier, Paris, Belin, 1997, p. 276.

36. *Ibid.*, p. 277.

37. *Ibid.*, p. 281.

à des écrivains qui ont des titres réels sans doute, mais non des titres spéciaux. Véritable Académie de famille, tout s'y passe sous le manteau de la cheminée.³⁸

Ce constat sévère est équivoque. Il est énoncé par un personnage capable de dénoncer le caractère dérisoire de ses propres travaux et de ceux de ses pairs, dont l'avis pourrait se lire comme une caricature du mépris manifesté par les sciences dites « dures » à l'égard des sciences humaines. Il n'empêche que, dans le cas présent, ce mépris est surtout celui d'un individu peu suspect de complaisance, qui présente l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres comme moins légitime encore que l'Académie des Sciences : moins nécessaire, peu novatrice et incapable de se pérenniser, elle est une coquille vide tournant sur elle-même.

La hiérarchie instaurée par l'ami de Jérôme Paturot trouve à s'affermir dans une ultime remarque, où l'interlocuteur (jamais nommé) admet que sa sévérité à l'égard des dérives de la science procède surtout d'une passion pour cette dernière. Cet élan de *libido sciendi* peut se lire en écho à la position de l'auteur (et, plus largement, d'un ensemble d'acteurs du monde des lettres observé dans les pages qui précèdent) qui, dénonçant l'inanité d'une scientificité de façade susceptible de ne révéler que de la bêtise, n'en est pas moins fasciné par les progrès du siècle :

– C'est que je l'aime [, la science,] malgré l'abus qu'on en fait, malgré le fatras d'érudition qui la dénature. Je me dis avec douleur, mon cher monsieur, qu'on nous engage dans des voies fausses et stériles, et que les vanités d'auteur dominant aujourd'hui les progrès de l'œuvre. On travaille en vue de l'éclat et du bruit, et non en vue de résultats sérieux. Ensuite, faut-il le dire, nous tombons dans la confusion des langues : on n'invente rien, si ce n'est des mots ; on accroît outre mesure le bagage des technologies. Dès lors l'enveloppe de la science est plus que la science même.

Ce jugement déçu se fonde sur le constat d'une évaporation de la connaissance en raison d'une terminologie encombrante à laquelle est accordée trop de valeur et qui, par son hermétisme de surface, décourage les bonnes volontés et affaiblit l'entreprise scientifique – comme ce sera le cas chez Flaubert, l'imposture est ici affaire de discours avant tout. On l'a rappelé avec les cas de Verne et de Zola, toutes les représentations littéraires du savant au XIX^e siècle ne sont bien entendu pas satiriques et nombreux sont les récits où les scientifiques apparaissent de façon glorieuse. La figuration du savant en héros implique volontiers le développement d'une perspective épique, par laquelle le personnage est placé au centre d'une quête comportant un certain nombre de risques. Comme l'a montré Martine Lavaud³⁹, le procédé s'observe au sein

38. *Ibid.*, p. 282.

39. Martine Lavaud, « Portrait du scientifique en poète maudit », in Pascal Brissette et Marie-Pier

du périodique *La Science populaire*, fondé en 1880, qui met souvent en scène un individu exposé aux dangers de l'accident (le chimiste, entre tous, est sujet à l'explosion de son laboratoire et aux mutilations que celle-ci peut provoquer), de la folie (*furor* inspirée ou élan destructeur) ou encore, plus généralement, de la stigmatisation procédant d'une trajectoire anémique et d'un engagement difficile à expliquer à ses contemporains. Au fond, le savant peut quelquefois s'appréhender comme un *alter ego* de l'écrivain maudit, à la fois génial et marginal, que les romantiques avaient érigé en individu touché par la grâce, béni par les dieux et dépositaire d'une lucidité et d'une sensibilité inaccessibles au commun des mortels. Les mécanismes de l'héroïsation du savant rejoignent en partie ceux ourdis par les écrivains romantiques ; si l'un et l'autre accèdent à l'inconnu, leur discours se veut démocratique : à la mission sociale et politique assumée par des Lamartine et Hugo peut s'articuler une parole scientifique qui, au XIX^e siècle, est loin d'être coupée du monde et inintelligible. Le discours vulgarisateur peut compenser la démocratisation du *logos* en affirmant le caractère exceptionnel de ceux qui le développent en leur associant des valeurs épiques ou, à tout le moins, relevant de l'imaginaire de l'aventure.

*

Forcément lacunaire, ce parcours permet de saisir des modalités énonciatives engageant un rapport concurrentiel du littéraire avec le scientifique. Chez Balzac, la référence savante et la digression encyclopédique sont des auxiliaires potentiels d'un projet romanesque qui se nourrit de discours appartenant à tous les domaines de la connaissance, et où l'auteur ne cesse de rappeler qu'il surplombe le petit monde qu'il organise ; partant, qu'il a tout le loisir d'organiser celui-ci comme il le souhaite en assumant une liberté épistémique qui le conduit à se distancier des autorités scientifiques pour se tourner vers des sphères jugées illégitimes (aux antipodes de la position qu'adoptera un Jules Verne en se faisant le relai du savoir institué). Prolongeant ce dialogue en en dissipant l'ambivalence et en misant sur l'avènement d'une culture comique liée à l'émergence de la presse et à la circulation de petits imprimés, parodistes et satiristes se plairont également à emprunter les cadres génériques et le personnel du monde scientifique pour éprouver leurs limites et les faire sortir de leurs structures et valeurs traditionnelles. Témoins et acteurs d'une facette de la relation complexe unissant la littérature aux savoirs, plusieurs des auteurs envisagés ici sont des *minores* : les appréhender permet de mesurer que l'obsession de la science dépasse largement les « grandes figures » de l'histoire littéraire, et montre que les œuvres de ces dernières sont tributaires d'un contexte précis, où circulent d'autres formes

d'imprimés et d'autres discours avec lesquels elles entrent en résonance. En cela, face à l'hégémonie d'un discours scientifique qui va en s'affermissant tout au long du siècle, les cas observés se donnent à voir comme emblématiques d'une littérature qui, de Balzac à Flaubert en passant par des Louis Huart, Louis Reybaud et autres Eugène Barest, affirme sa singularité et sa légitimité en conférant au scientisme un statut d'adjuvant et en exploitant l'espace des possibles qu'il ouvre sur le plan poétique pour le mettre au service de l'imaginaire.

*Denis Saint-Amand est professeur de littérature,
invité à l'Université Saint-Louis Bruxelles
et assistant de recherche à l'Université de Namur*